

Jose Ferrer empile les c

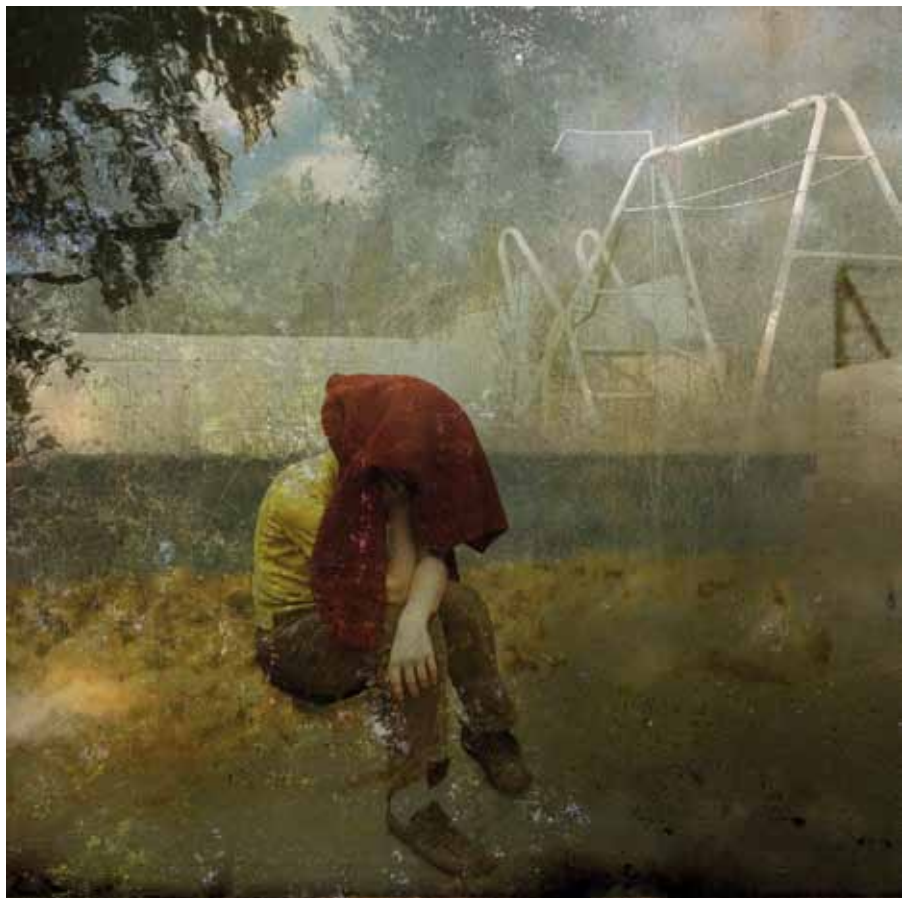


Aéroport abandonné, 30 x 30

couches sédimentaires de son imaginaire

Les nouveaux outils informatiques ne servent pas qu'à estomper les bourrelets de cellulite d'un président de la République en mal de narcose de communication politique, ils laissent libre court à l'imaginaire artistique d'artiste.

En ouvrant la porte d'une galerie privée à deux pas de la Grand Place à Bruxelles, un dimanche de janvier, par un froid de gueux, la surprise fut de se réchauffer l'esprit en pénétrant dans l'univers onirique de Jose Ferrer. Ce jeune artiste met en scène ses rêves photographiques embués d'un halo expressionniste aux couleurs d'une évidente nostalgie. Si ses images transportent l'observateur dans une époque ancienne à la désuétude fuyant la modernité, ses œuvres sont pourtant construites avec les outils informatiques dernier cri. En effet, le logiciel de traitement d'images bien connu des photographes et maquettistes : Photoshop, lui sert d'outil de composition pour ces collages informatiques.



Autoportrait sans moi, 30 x 30

Intériorité

Mais avant d'abandonner sa sensibilité à l'univers binaire de ce logiciel, Jose Ferrer alimenta son intériorité de diverses expériences de liberté. « *J'ai fait de la philosophie pendant deux ans à l'université de Valence, puis, j'ai tout arrêté. J'ai travaillé, pas beaucoup, juste assez pour manger, en usine, dans des épiceries, dans un supermarché. J'ai aussi fait la récolte des oranges, des olives dans ma région et les vendanges en Suisse.* » L'enfant de la Movida espagnole, originaire de Xativa, un village de la région de Valence, fait remarquer qu'il est né en 1976, l'année de la mort de Franco, dans une famille de la classe

moyenne : son père travaille à la Poste, sa mère est au foyer. Cette famille unie n'avait pas d'intérêt particulier pour l'art, sinon sa mère, qui s'adonnait en amateur au dessin et à la peinture en suivant des cours à ses heures perdues. « *Je viens d'une famille conservatrice, un petit peu trop pour moi. Enfant, les images m'ont toujours beaucoup attiré, comme dans des bouquins que je trouvais dans la rue, je les ramassais et les regardais avec beaucoup d'attention, j'étais fasciné par ces découvertes dues au hasard.* »

De ses souvenirs d'enfance il garde en mémoire de longues déambulations dans la campagne, au hasard, « *comme les chats. D'ailleurs presque tous mes souvenirs*

de cette époque se rapportent à la plage, à la forêt. Bizarrement, je n'ai pas de souvenirs d'école. » Après son épisode de philosophie universitaire qui le destinait au professorat, un métier pour lequel il ne perçut pas la vocation, Jose Ferrer voyagea en Italie, à Minorque, dans sa région de Valence. « *J'ai commencé la photographie avec un petit appareil de rien du tout, un compact. J'ai pris pas mal de photos en Italie, où j'ai suivi un cours de photographie. Dans le village de mes grands-parents, je m'étais même installé un petit laboratoire argentique noir et blanc. Puis, à un moment dans ma vie, j'ai compris que c'était de la photographie* ●●●



Periferia II 8, 30 x 30

que je voulais faire. J'avais trouvé mon moyen d'expression. »

Superpositions

La fréquentation assidue de l'œuvre d'Arthur Rimbaud, une fréquentation récurrente, lui insuffle le vent des alizés dans les semelles. Il se dirige vers les Canaries, sur l'île de Las Palmas. « *Je suis tombé amoureux de l'île. C'était l'île de ma vie.* » Jose Ferrer s'installe dans un

moulin sur une colline. Pas vraiment une référence littéraire à Cervantes et son Don Quichotte : c'est un moulin à eau. En revanche, c'est dans la ville de Santa Cruz de Las Palmas qu'il s'inscrit à l'école d'art dans la section photographie. « *Je me suis retrouvé à 28 ans avec des jeunes de 18 ans qui utilisaient tous l'informatique alors que je ne savais pas ce qu'était un ordinateur. Ils me considéraient un peu comme un extraterrestre. Il faut dire que, avant, dans mon travail photographique, je faisais beaucoup d'images sans trouver de cohérence, j'avais*

l'impression d'être très dispersé. Avec l'ordinateur et Photoshop, j'ai trouvé un chemin. Avant d'arriver dans cette école et de découvrir ce logiciel, techniquement, je me cherchais. Par exemple, je photographiais une fille ou une forêt et je projetais ces images sur un mur que je prenais en photo. » Les superpositions de différentes images rendues possibles par l'outil des calques dans le logiciel Photoshop lui ouvrent un champ de composition nouveau. « *J'essaie de retrouver, à l'aide de cet outil, l'émotion que j'ai eue en prenant la photographie.*

Comme cette image, avec les deux enfants l'un à côté de l'autre, je l'ai peut-être regardée mille fois pour essayer d'atteindre l'imaginaire de ces deux garçons. »

Sensation

Sans titre autre que « Périphérie # » accolé à un chiffre, tous ses tableaux photographiques se veulent sans histoire, mais instillent plutôt une sensation, qui lors de leur contemplation transperce l'imaginaire. Que cela soit dans *Périphérie #1*, avec cette jeune femme en maillot rouge et bonnet blanc suspendue au-dessus d'une piscine qui lui renvoie son reflet dans un décor forestier... L'analogie des couleurs et de l'étrangeté du décor peut évoquer une transposition aérienne et dynamique de l'Ophélie baignée dans l'onde du préraphaélite Millais. Même si la position fait penser au saut de l'ange, cette jeune femme dans l'air au-dessus de la piscine n'en est pas un pour l'artiste. Jose Ferrer, ses anges gardiens, il les représente par deux filles, l'une est perchée sur des échasses, l'autre dans une attitude de torsion du corps pour créer une référence autobiographique à son passé d'enfant agité. En arrière-plan, un bâtiment carré semblant abandonné : c'est la tour de contrôle de l'aéroport de Las Palmas. Ou bien en ange déchu, en la personne de la jeune fille au pull-over rouge étrangement posé sur la tête dans une piscine. *« Je me rappelle l'avoir prise à Bruxelles, en marge d'une représentation de cirque. Cette jeune fille était un peu à part. Je me suis identifié à elle dans son attitude. J'ai rajouté des photos de ma ville natale, Xativa, une autre de la forêt de Soignes à Bruxelles, une piscine. Il y a sept ou huit photographies superposées. C'est pour moi une sorte d'autoportrait qui confine à l'intime. Quelqu'un d'un peu à part en train de rêver. »*

Loin de son pays natal et de son paradis personnel, les Canaries, Jose Ferrer continue d'empiler les couches du sensible au plat pays qui n'est pas le sien.

Alain THOMAS

Plus d'informations sur www.elmolinodeagua.net

© Photos Jose Ferrer avec l'aimable autorisation de l'auteur



Periferia II Le secret, 30 x 30



Periferia II Nuit à la plage, 30 x 30